

# QUOTIDIEN DE ROUBAIX

BUREAUX : A ROUBAIX, RUE NEUVE, 17. — A TOURCOING, RUE DES POUTRAINS, 42  
Directeur : ALFRED REBOUX  
AGENCE SPÉCIALE A PARIS, Rue Notre-Dame-des-Victoires,

ABONNEMENTS ET ANNONCES : Rue Neuve, 17, à Roubaix. — A Lille, rue du Card-Saint-Étienne, 9 bis. — A Paris, chez MM. HAVAS, LAFFITE et C<sup>e</sup>, place de la Bourse et rue Notre-Dame-des-Victoires, 28. — A Bruxelles, à l'Office de Publicité,

ROUBAIX, LE 29 DÉCEMBRE 1889

## NOUVELLES DU JOUR

**M. de Freycinet**  
Paris, 28 décembre. — L'état de santé de M. de Freycinet, qui l'on avait représenté comme très grave, n'inspire aucune inquiétude; la fièvre a disparu. Le ministre se reposera pendant encore la chambre pendant quelques jours.

**Le conseil des ministres**  
Paris, 28 décembre. — Le conseil des ministres s'est réuni cette après-midi, sous la présidence de M. Carnot.

**Mort de l'impératrice du Brésil**  
Paris, 28 décembre. — L'impératrice du Brésil est morte cette après-midi. On attribue sa mort à une maladie de cœur.

**Le conseil supérieur de l'instruction publique**  
Paris, 28 décembre. — Le conseil supérieur de l'instruction publique a tenu, ce matin, sa troisième séance, sous la présidence de M. Fallières.

**Le conseil anglo-portugais**  
Lisbonne, 28 décembre. — Le gouvernement portugais n'a nullement l'intention de demander l'arbitrage d'un souverain étranger, pour trancher le conflit avec l'Angleterre.

**Incendie d'un paquebot de la Compagnie transatlantique**  
Havre, 28 décembre. — Le *Château Yquem* de la Compagnie générale transatlantique, a pris feu dans le bassin des docks où il était entré hier.

**Les décorations du 1er janvier**  
Paris, 28 décembre. — « Savez-vous, dit le *Paris*, quelle est actuellement et quelle va être d'ici à quelques jours la grande, pour ne pas dire l'unique préoccupation de nos gouvernants ? »

**L'indisposition du cardinal Richiard**  
Rome, 28 décembre. — S. Em. le cardinal Richiard, archevêque de Paris, a été, dès son arrivée ici, pris par une indisposition assez forte et forcé de se retirer.

**La santé d'Emmeline Pacha**  
Zanzibar, 28 décembre. — L'état de santé d'Emmeline Pacha inspire de nouveau de vives inquiétudes.

**A la frontière d'Alsace-Lorraine**  
Strasbourg, 28 décembre. — Les commissaires de police des localités voisines de la Suisse viennent de recevoir une circulaire leur prescrivant une surveillance plus sévère de tous les étrangers qui essaient de rentrer par la Suisse en Alsace-Lorraine.

**La loi italienne sur les oeuvres pies**  
Rome, 28 décembre. — On lit dans le *Moniteur de Rome*, organe du Vatican :

**Camarulards !**  
On affirme que MM. Jacques, Chassaing, Chaumont, Joffrin et Dumay ont touché le leur, le 28 décembre, chez M. Gauthier, chef de bureau et syndic du conseil municipal de Paris.

**LA DISPARITION DES INAMOVIBLES**  
L'insinuation des sénateurs inamovibles disparaît peu à peu.

**En province**  
Saumur, 28 décembre. — L'influenza a fait son apparition à l'école de cavalerie ; dans un seul jour, 105 élèves se sont présentés à la visite.

**En province**  
Bellevue, 28 décembre. — L'influenza s'est déclarée dans la garnison de Bellevue ; on cite jusqu'à 15 cas dans certaines compagnies.

1886 Foubert Loire-Inférieure  
1887 de Cornillie-Lucinière Seine-et-Oise  
1888 de Laumont-Pichon Haute-Garonne  
1889 de Carayon-Latour Loire  
1890 de Corné Cher  
1891 de Général Farre Landes  
1892 de Amiral Jauréguiberry Jura  
1893 de Général Freibaub Corse  
1894 de Carnot père Nord  
1895 de Kolb-Bernard Ardennes  
1896 de Longueil Haute-Marne  
1897 de Duclerc Cotes-du-Nord  
1898 de Rampont Creuse  
1899 de Amiral Jaurès Aisne  
1900 de Scherer Doubs  
1901 de Général de Chabron Manche

**LES ÉLECTIONS DU 12 JANVIER**  
Les élections qui vont avoir lieu par suite des invalidations qui l'on sait promettent d'être menées très vivement.

**LA SITUATION AU BRÉSIL**  
Paris, 28 décembre. — La légation du Brésil a communiqué à l'Agence Havas le télégramme officiel suivant :

**L'INFLUENZA**  
Paris, 28 décembre. — Dans la journée d'hier vendredi, il y a eu 412 décès.

**En province**  
Bellevue, 28 décembre. — L'influenza s'est déclarée dans la garnison de Bellevue ; on cite jusqu'à 15 cas dans certaines compagnies.

**En province**  
Bellevue, 28 décembre. — L'influenza s'est déclarée dans la garnison de Bellevue ; on cite jusqu'à 15 cas dans certaines compagnies.

**En province**  
Bellevue, 28 décembre. — L'influenza s'est déclarée dans la garnison de Bellevue ; on cite jusqu'à 15 cas dans certaines compagnies.

**En province**  
Bellevue, 28 décembre. — L'influenza s'est déclarée dans la garnison de Bellevue ; on cite jusqu'à 15 cas dans certaines compagnies.

**En province**  
Bellevue, 28 décembre. — L'influenza s'est déclarée dans la garnison de Bellevue ; on cite jusqu'à 15 cas dans certaines compagnies.

**En province**  
Bellevue, 28 décembre. — L'influenza s'est déclarée dans la garnison de Bellevue ; on cite jusqu'à 15 cas dans certaines compagnies.

**En province**  
Bellevue, 28 décembre. — L'influenza s'est déclarée dans la garnison de Bellevue ; on cite jusqu'à 15 cas dans certaines compagnies.

**En province**  
Bellevue, 28 décembre. — L'influenza s'est déclarée dans la garnison de Bellevue ; on cite jusqu'à 15 cas dans certaines compagnies.

**En province**  
Bellevue, 28 décembre. — L'influenza s'est déclarée dans la garnison de Bellevue ; on cite jusqu'à 15 cas dans certaines compagnies.

**En province**  
Bellevue, 28 décembre. — L'influenza s'est déclarée dans la garnison de Bellevue ; on cite jusqu'à 15 cas dans certaines compagnies.

**En province**  
Bellevue, 28 décembre. — L'influenza s'est déclarée dans la garnison de Bellevue ; on cite jusqu'à 15 cas dans certaines compagnies.

**En province**  
Bellevue, 28 décembre. — L'influenza s'est déclarée dans la garnison de Bellevue ; on cite jusqu'à 15 cas dans certaines compagnies.

La maladie sévit avec presque autant de force dans la population civile. — Quelques cas graves sont signalés en ville.

**TONINO**  
Tonino était un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

Il était devenu un pauvre garçon sans parents et sans amis. Ses parents, il les avait perdus quand il n'avait encore que dix ans.

## LE TESTAMENT DU VIEUX COUSIN

M. le comte Woldfrang Mambach Popenheim ne s'était pas marié par économie ; une femme lui eût coûté plus qu'elle ne pouvait lui apporter.

Tant qu'il fut jeune, il chassait douze heures par jour et dormait le reste du temps ; mais, les infirmités étant venues assombrir sa vieillesse, il ne quittait plus un grand fauteuil de paille sur lequel était posé un coussin d'indienne rembourré de crin et d'étope.

Il possédait toutes ses journées dans sa cuisine, près de la cheminée, en hiver, et de la fenêtre en été, et il y prenait même ses repas afin de surveiller ses gens qui, de cette façon ne pouvaient pas faire bombance.

M. le comte s'envenimait et cependant pour rien au monde il n'eût apporté la moindre modification dans sa manière de vivre, les relations sociales entraînant toujours à quelques dépenses, tandis que, vivant ainsi dans la solitude et les privations, ses revenus s'entassaient dans son coffre-fort.

Mais un jour il tomba paralysé ; la pensée d'être à la merci de ses domestiques le terrifiait ; il serait certainement volé et peut-être assassiné ; à travers des cauchemars épouvantables, il voyait ses trésors pillés et le plancher teint de son sang.

Heureusement il reçut peu de jours après son attaque de paralysie la visite d'une cousine avec laquelle il avait des relations une fois par an.

« Voulez-vous venir habiter chez moi ? »

« Ne plus avoir de maison à tenir, de do mestique à payer, c'était bien tentant, il voyait déjà ses fermages s'entasser les uns sur les autres sans être entamés, mais il ne se sentait cependant pas le courage de vivre ailleurs qu'à Tambach Popenheim où il avait passé son existence entière. »

« Je vous remercie, ma cousine, répondit-il après une minute d'hésitation ; je ne saurais quitter ce château. »

« Vous y serez cependant très mal soigné ; on ne trouve plus de serviteurs fidèles et dévoués. »

« Hélas ! je ne le sais que trop. — Eh bien ! puisque vous ne voulez pas venir chez moi, voulez-vous que nous venions tous ici vous tenir compagnie ? Les chevaux du paralytique se dressèrent sur sa tête ! Recevoir, nourrir, chauffer, éclairer et peut-être même blanchir huit personnes ! »

« Madame Abersperg Kolz laissa à son effroi le temps de se développer afin que la réaction fût plus forte, puis elle continua : — A cet arrangement, s'il vous convenait, je mettrai une condition formelle, cher cousin ; vous me permettriez de tenir votre maison entièrement à mes frais, car vous devez comprendre que vivre ici ou chez moi, c'est pour la dépense, absolument la même chose ; nous sommes si nombreux que votre présence, en plus ou en moins, ne ferait pas la moindre différence. »

« Rester chez lui, être bien soigné et ne plus dépenser un seul thaler ! Quelle perspective !!! — Vraiment, chère cousine, répondit l'interessant vieillard, votre proposition est très aimable, très touchante, et je l'accepterais avec joie, si je ne craignais d'abuser de votre amitié. »

« Vous n'en abusez nullement, mon cousin ; nous serons tous heureux d'adoucir vos souffrances. — C'est que, voyez-vous, à mon âge, on est maniaque, on ne peut plus changer ses habitudes. »

« Mais pourquoi les changer ? Nous serions au désespoir de vous imposer la moindre contrainte. — Non, décidément c'est impossible... il y a des choses qui ne pourraient vous convenir... — Quoi donc ? — Eh bien ! par exemple, je tiens à vivre dans ma cuisine... »

« Mais on y est très bien dans votre cuisine, dit la baronne en prononçant un regard bienveillant sur les casserolles accrochées à la muraille. — Je n'ose accepter, reprit le comte Woldfrang Tambach, c'est trop de bonté pour un vieux podagre tel que moi. — N'est-il donc pas naturel de se venir en aide en famille ! Si j'étais à votre place vous en feriez autant pour moi. »

« La semaine suivante, madame la baronne Abersperg Kolz venait s'installer au château de Tambach Popenheim avec ses filles Gishlain, Everard, Adalbert et Woldemar, et ses filles Luïgarde, Inès et Amalsunde. — Dès lors, le paralytique put jouir sans bourse délier de l'existence la plus douce et la plus agréable, menant la vie patriarcale sans avoir les charges du patriarcat. Sa cousine tenait la maison avec une recherche infinie ; le hochepot, les œufs au lard et la salade combrées qui autrefois composaient son ordinaire, étaient remplacés par des rôtis aux gelées de rhum et de kirsch, par des composites de poissons aux pruneaux, de la confiture de lièvre, du riz au miel, du macaroni à la framboise. Avant la bière, du bon vin de Bordeaux, et parfois même à la fin du repas du cliquet moussoux qui faisait étinceler de plaisir l'œil du vieillard, et dont le bouchon en sautant, marquait en blanc sa trace sur le plafond enfumé de la cuisine, car ainsi que le châtelain de Tambach en avait loyalement prévenu sa dévouée parente, on y mangeait tous les jours et chaque soir la veillée s'y faisait sous le manteau de la vaste cheminée. »

Gishlain surveillait les domaines de son vénérable parent ; Everard lui faisait les nombreux journaux auxquels on s'était abonné pour le distraire ; Adalbert entretenait la table de chevreaux, lièvres, faisans et perdreaux ; Woldemar tenait les comptes avec une régularité parfaite, et sous les yeux de l'heureux propriétaire entraient la totalité des revenus dans le coffre-fort. »

Luïgarde, Inès et Amalsunde, du matin au soir fidèles compagnes du vieux cousin, lui faisaient de la musique et brodaient pour lui pantouffes, chancelières et couvre-pieds ; la vie du paralytique était devenue un enchantement perpétuel. »

Deux années s'écoulaient ainsi quand, un beau matin, l'ange de son foyer, madame la baronne Abersperg Kolz vint le trouver dans sa chambre avant l'heure où ses jeunes cousins le descendaient ordinairement sur une sangle à la cuisine, le transportant ainsi toujours eux-mêmes avec un soin et des précautions infinies sans jamais céder l'accomplissement de ce pieux devoir à des mercenaires. — La comtesse, en entrant, notifia au baron Woldfrang qu'elle avait une importante communication à lui faire. — Inès, remarquée tous les dimanches au temple par un jeune voisin, Ulrich von Kugelgen Wiebe, venait d'être demandée